

ANNUAIRE ENCYCLOPÉDIQUE

Politique. — Économie sociale. — Statistique.

Administration. — Sciences. — Littérature. — Beaux-Arts. — Agriculture.

Commerce. — Industrie.

PUBLIÉ PAR LES DIRECTEURS

DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE

1868



Per. 405969

PARIS

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE

RUE DU PRÉ-AUX-CLERCS, 6

1869

Budget de 1867 (en florins de 2 fr. 50 c.)

RECETTES.	
Impôts directs	107,403,000
Impôts indirects, etc.	204,542,642
Domaines, mines, etc.	74,600,000
Recettes diverses du ministère des finances	9,181,358
Autres recettes diverses	15,013,212
Total.	410.830,212

DÉPENSES.	
Maison de l'empereur	5,065,000
Chancellerie de cabinet.	62,000
Reichsrath	200,000
Conseil d'état	148,000
Conseil des ministres	17,000
Ministère des affaires étrangères	2,100,000
— de l'intérieur	19,135,440
— des cultes et de l'ins- truction publique.	9,452,229
— de la justice	7,762,000
Chancellerie de Croatie	1,718,080
Ministère de la Hongrie.	16,885,263
Finances. Administration	5,042,000
Frais de recouvrements des im- pôts	100,291,200
Ministère de la police	2,184,000
— du commerce et de l'a- griculture.	15,778,000
Contrôle	1,623,000
Pensions	12,000,000
Subventions à des établissements industriels	4,441,000
Armée	73,458,000
Marine	7,700,000
Service de la dette	144,364,000
Perte au change	8.000,000
Total.	437.429,212
Déficit	26,599,000

A. OTT.

AVEYRON. — Superficie d'après le cadas-
tre : 874,333 hectares, dont 348,316 de terres de
labour; 135,959 de prés; 19,422 de vignes;
84,893 de bois; 184,710 de landes.

Voies de communication. — 2 chemins de
fer (125 kil.); 8 routes impériales (580 kil. 1/2);
15 routes départementales (791 kil. 1/2); 923
chemins vicinaux (5,423 kil. 1/2); 1 rivière na-
vigable (85 kil.).

BABYSME. — L'Asie est la mère des peup-
les; elle est aussi la mère des religions, et
l'on n'en pourrait pas citer une seule, d'un ca-
ractère un peu élevé, qui n'ait pris naissance
sur quelque point de ce vaste continent. On n'a
su accomplir, dans les autres parties du monde,
que des réformes, des schismes ou des hérésies,
et ce fait appelle, à quelque point de vue qu'on
l'envisage, les méditations des théologiens et
des philosophes. Après avoir remué tant d'i-

Population (en 1866). — 400,070 habitants,
dont 200,093 du sexe masculin, et 199,977 du
sexe féminin.

Agriculture (Enquête de 1862). — La valeur
totale de la production est estimée à 90,289,790 fr.
dont 40,794,722 fr. pour les céréales; 14,656,460
francs pour les farineux, cultures potagères,
maraichères et industrielles; 4,264,919 fr. pour
les prairies artificielles; 321,467 fr. pour les
fourrages consommés en vert; 18,765,726 fr.
pour les prairies naturelles; 4,567,723 fr. pour
les pâturages; 6,918,773 fr. pour les vignes.

On a recensé dans l'Aveyron, en 1862 : 18,922
animaux des races chevaline, mulassière et
asine; 140,188 de la race bovine; 803,966 de
la race ovine; 142,205 de la race porcine; 18,913
de la race caprine; 11,502 chiens; 713,164
animaux de basse-cour; 29,426 ruches d'abeilles.
La valeur totale des animaux de ferme (chiens
non compris) s'élevait à 48,825,254 fr.

Industrie (1866). — Celle des tissus occupait
1,098 patrons et 1,596 ouvriers; les mines, 63 et
2,291; la métallurgie, 14 et 1,388; la fabrica-
tion d'objets en métal, 560 et 307; l'industrie
du cuir, 160 et 977; celle des objets en bois, 139
et 36; la céramique, 84 et 173; les produits
chimiques, 6 et 8, le bâtiment, 3,585 et 1,939;
l'éclairage, 21 et 22; l'ameublement, 87 et 23;
la toilette, 4,338 et 6,238; l'alimentation, 4,032
et 425; l'industrie des transports, 600 et 131;
celle des objets nécessaires aux sciences, lettres
et arts, 33 et 45; les industries de luxe et de
plaisir, 36 et 5.

Instruction publique. — 1 lycée avec 246
élèves; 2 collèges communaux; 1,203 écoles
primaires (en 1866) avec 55,527 élèves; 30 salles
d'asile avec 2,609 enfants.

Justice (en 1865). — Criminelle : 21 condam-
nés pour crimes; pour délits, 1,579; pour con-
traventions, 3,670. — Civile : 1,772 affaires
portées devant les tribunaux de 1^{re} instance;
1,144 devant les tribunaux de commerce; 6,281
devant les justices de paix.

B

dées, élaboré tant de doctrines, l'Asie n'est
point frappée encore de stérilité. L'Inde a pro-
duit au xvi^e siècle la religion de Nanek; la
Chine cherche une formule nouvelle, et l'isla-
misme oriental est en plein travail d'enfante-
ment. C'est à la branche persane de cette reli-
gion que se rattache le babysme.

Nous devons ajouter, toutefois, qu'il ne peut
se former maintenant, dans aucun pays du
monde, un système absolument nouveau, abso-

lument original. Dans le domaine de la religion comme dans celui de la philosophie, il n'existe plus de chemins, ni même de sentiers inexplores ; l'esprit humain les a tous parcourus : de sorte que les chefs d'église et les chefs d'école ne sont plus, à proprement parler des créateurs, mais seulement des transformateurs ou des éclectiques. Le babysme réunit, dans une certaine mesure, ces deux caractères.

L'islamisme, en s'imposant à la Perse, parvint à faire disparaître le mazdéisme comme forme religieuse ; mais il ne put extirper les racines profondes que la religion de Zoroastre avait jetées dans le peuple. Le vieil esprit mazdéen conserva encore assez de force et d'énergie pour saisir la religion de Mahomet, pour l'étreindre et la modeler en quelque sorte à son image. Il n'y eut donc jamais en Perse d'orthodoxie musulmane, mais une grande secte dominante, renfermant beaucoup de sectes secondaires qui, sans rejeter le Coran, s'inspiraient les unes du mazdéisme, les autres des religions panthéistiques de l'Inde, où des systèmes philosophico-religieux qui s'étaient répandus, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, sur toute l'Asie occidentale. Les Persans n'avaient pour les Arabes conquérants que des sentiments de haine, et l'on serait presque tenté de supposer, avec Makrizi, qu'ils avaient conçu le projet d'amener la ruine de l'islamisme, en se faisant les adhérents et les propagateurs des doctrines les plus exagérées et les plus subversives, si le tohu-bohu religieux dans lequel ils se précipitèrent avec une sorte de frénésie ne trouvait pas son explication naturelle dans les phénomènes de dissolution morale qui suivent presque toujours la conquête d'un peuple et sa conversion par le sabre. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que le mazdéisme s'était lui-même singulièrement corrompu dans les premiers siècles de notre ère. Il s'était formé dans son sein des hérésies telles que celles des Sipasiens et des Djemschapiens ; dont toute la doctrine reposait sur le principe d'une indifférence absolue. Il n'y avait pour eux, ni bien, ni mal dans ce monde, où tout est apparence, illusion, mensonge ; et on sait à quelles conséquences fatales aboutit ce système de quiétisme, que les Persans avaient probablement emprunté à l'Inde.

Ces sectes se multiplièrent après la conquête arabe. Plusieurs d'entre elles avaient conservé le dogme du dualisme ; d'autres, contrairement à la doctrine de Zoroastre, admettaient la transmigration des âmes ; il y en avait qui, transfigurant complètement la personne d'Ali, gendre de Mahomet, considéré par les Persans comme la tige des imams légitimes, lui donnaient les mêmes attributs divins, que les chrétiens reconnaissent en Jésus-Christ ; elles lui

attribuaient la nature humaine et la nature divine, tandis que d'autres sectaires, ne voyant en lui qu'un être divin revêtu seulement des apparences d'un corps mortel, le représentaient comme le gardien toujours vivant de la source de vie, ou le faisaient trôner au dessus des nuages, où le tonnerre est sa voix, et la foudre l'instrument de sa colère. Ceux-ci n'accordaient qu'à Aly les honneurs de l'imamat ; ceux-là admettaient jusqu'à douze imams ; d'autres n'en voulaient que sept, nombre mystique qui rappelait les sept amshaspands du mazdéisme, et, repoussant l'idée que les successeurs d'Ali eussent éprouvé la mort, prétendaient qu'ils avaient seulement disparu, et qu'ils pouvaient, d'un moment à l'autre, reparaitre sur la terre. Bientôt vint Mazdek qui, cherchant à réaliser les doctrines prêchées avant lui, proclamait l'égalité et la liberté absolues, la communauté des biens et des femmes, et après lequel on vit s'élever d'autres docteurs qui, au dogme de la métempsychose (*tenasouch*), ajoutèrent le *houloul*, c'est à dire le principe que la nature humaine peut se transformer jusqu'à se confondre avec la nature divine. Les *ismaéliens* ou *assassins*, surnommés *ibahie*, c'est à dire les *indifférents*, se montrèrent à leur tour, donnant naissance à une multitude d'autres sectes, et en particulier à celle des karmathes qui, comme eux, enseignaient que rien n'est défendu, et que par conséquent tout est permis.

La Perse, tombée dans ce chaos inextricable devait y rester, comme ensevelie pendant, une longue suite de siècles. Elle n'en est pas sortie à l'époque où nous vivons. L'auteur du Dabistan rapporte qu'en 1637, il se trouva en communication avec une secte qui niait tout à la fois l'existence de Dieu et celle du monde extérieur. Une autre, dont parle le même écrivain, confondait Dieu avec la substance unique dont l'univers est composé, n'attribuant aux idées de bien et de mal qu'une valeur relative, subordonnée aux institutions humaines, et par conséquent, variable comme elles. Toute secte, néanmoins, a son idéal social et politique et des préceptes qui doivent régler les relations d'individu à individu. Celle dont nous venons de parler en second lieu, admettait donc qu'il faut user de douceur envers ses semblables et traiter convenablement les animaux. Toute sa morale se réduisait à cette simple formule.

Ces deux écoles existent encore, suivant toute apparence, puisqu'elles se rattachent directement au soufisme qui, lui-même, est un rameau détaché de la grande hérésie des ismaéliens et des karmathes. Or le soufisme exerce une influence considérable sur les populations de l'Iran. Les sectes nombreuses dont il se compose descendent par gradations successives jusqu'aux

couches inférieures de la population, et si elles diffèrent entre elles par beaucoup de points, elles ont pour lien commun, un mysticisme abrutissant qui repose sur le quiétisme, c'est à dire sur cette indifférence profonde des choses du monde, que nous avons déjà signalée chez les ismaéliens ou assassins. Au sommet de la hiérarchie, trône la confrérie des Ouréfas qui possède les grands secrets du soufisme, dont on peut facilement se rendre compte, si l'on ajoute au quiétisme de ces sectaires la conséquence finale de la doctrine, ainsi formulée dans un de ses livres : « Tout être qui s'est anéanti et qui s'est entièrement séparé de lui-même entend retentir au dedans de lui cette voix et cet écho : Je suis Dieu ! ». Le Bouddha n'aurait pas mieux dit. Mais comment arriver à cet état d'anéantissement ? La contemplation sans doute y conduit, mais par une route lente et difficile qui n'est pas à la portée de tous les fidèles. Il existe heureusement des moyens plus commodes de se procurer ce saint hébètement, et d'oublier les choses d'ici-bas, pour s'élaner dans les sphères des mondes imaginaires. Or ces moyens sont l'opium, le hachich, toutes les boissons enivrantes. Les soufis de toutes les sectes en font un grand usage, un grand abus, renouvelant ainsi, sans le savoir, ces mystères orgiastiques de l'antiquité où l'on s'enivrait de soma ou de vin en l'honneur d'Agni ou de Bacchus, avec la confiance de s'élever de la sorte à un degré supérieur de perfection et de sainteté.

Il faut ajouter que, sous ce rapport, la masse de la nation ne se trouve malheureusement que trop en harmonie avec le soufisme : tout le monde s'enivre dans l'Iran, depuis les fonctionnaires de l'ordre le plus élevé de l'état ou de l'église jusqu'au plus humble sujet du chah ; il paraît même que les dames de la cour tiennent singulièrement à se montrer sur ce point, véritablement persanes. On peut juger, par ce fait, de la valeur morale qu'a, dans ce pays, l'islamisme, qui condamne avec tant de sévérité les boissons fermentées. Il est vrai que, pour se mettre d'accord avec le Coran, on ne sert l'arak, l'eau-de-vie et les autres alcools que dans des théières, et qu'on les appelle du *thé froid*. M. de Gobineau, auquel nous empruntons les principaux éléments de cet article accuse (*les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*) le soufisme d'avoir communiqué aux Persans la passion de l'ivresse. Nous croyons qu'il se trompe, et qu'il s'agit là d'un vice national qui s'est perpétué depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, malgré les peines sévères et même barbares édictées contre l'ivrognerie par respect pour l'islamisme officiel. Nous savons, en effet, que les Perses ont passé, de tout temps, pour être d'intrépides buveurs.

Il existe en Perse une autre secte encore plus répandue, puisque, selon M. de Gobineau, elle embrasserait à peu près les deux tiers de la nation, c'est celle des *Nossayris*, dont le nom véritable est *Ehl-è-hek*, ou les *gens de la vérité*. Si les soufis ne sont, par rapport à l'islam, que des vivants attachés à un cadavre, ce qui revient à dire que l'islamisme n'est pour eux, en réalité, qu'une vaine apparence, ils n'ont du moins pour lui aucun sentiment de répulsion ; ils l'acceptent parce qu'ils ont su, malgré sa rigidité native, le plier à toutes les fantaisies de leur mysticisme. Les *nossayris*, au contraire, le haïssent, à cause de son exclusivisme fanatique, car leur pensée s'est élevée à des conceptions beaucoup plus larges. D'un être divin, absolu, incompréhensible et plongé dans une perpétuelle immobilité, ils font émaner cinq *pyrs*, intelligences principales, au moyen desquelles le Dieu inconnu crée et gouverne l'univers issu de sa propre substance. Mais par voie d'émanation, la pensée divine se met en contact plus direct avec l'humanité ; elle s'incarne pour élever le niveau moral et intellectuel des hommes et rendre toujours plus intime leur union avec Dieu. Abraham, Zoroastre, Moïse, Jésus-Christ et Aly, en sont les incarnations les plus éclatantes, d'où il suit que les hommes, tous sortis de la substance divine et rendus tous participant à l'éternelle vérité, par les législateurs chargés de les instruire, sont égaux en dignité, égaux en droits et que la loi par excellence est celle qui commande l'union, la charité, l'amour et les honnêtes œuvres. C'est en effet par l'accomplissement du bien sous toutes ses formes que les hommes se mettent en communion les uns avec les autres et en rapport avec Dieu.

Cette doctrine est, au fond, la négation de toutes les religions, puisqu'elle les fait découler toute de la même source divine et les déclare toutes saintes, quoique à des degrés divers.

On peut maintenant se faire une idée approximativement exacte de l'état religieux de l'Iran. Il est, à ce point de vue, le pays le plus curieux à étudier qu'il y ait au monde. Toutes les doctrines de l'Orient sont comme en suspension dans l'esprit et dans la conscience du peuple persan. L'islamisme l'a désorganisé sans pouvoir le dompter, et l'on serait étonné du peu de racines qu'il y a jetées si l'on pouvait, dans cette babel religieuse, dont nous n'avons tracé qu'un tableau fort incomplet, faire la part de ce qui appartient au Coran et de ce qui lui est foncièrement étranger. Mais cette tâche serait impossible, même pour le Persan le plus profondément initié aux choses de son pays, car les sectes les plus radicalement hostiles à l'islamisme, comme celle des *nossayris*, en prennent officiellement la livrée, de sorte que la dissimulation religieuse est devenue, sous le

nom de *ketmán*, un voile plus ou moins transparent qui couvre la Perse tout entière et lui donne une apparence d'islamisme grandiose et sévère, comme certains vernis donnent à des bois vulgaires une couleur trompeuse d'acajou, de chêne ou de fer.

C'est dans un milieu si propre à l'éclosion de sectes nouvelles que le *bábysme* naquit, il y a une vingtaine d'années. Son fondateur, Mirza-Aly-Mohammed, prétendait descendre en ligne droite de cet Aly, gendre de Mahomet; dont le mysticisme persan a fait, pour ainsi dire, un Dieu. Il n'avait alors que dix-neuf ans et habitait la ville de Chyras. Le nouveau prophète s'était préparé à sa mission par une étude attentive des traditions religieuses de la Perse, de l'Évangile et des doctrines rabbiniques. Quant au Coran, il le savait jusqu'au dernier mot; il s'acquittait avec un zèle poussé jusqu'au rigorisme de toutes les pratiques imposées aux vrais croyants; il se décida même à faire le pèlerinage de la Mecque. C'était le *ketmán* qu'il endossait à son tour, comme un manteau; mais lorsqu'au retour de l'Hedjaz, il s'arrêta pour prier et pour méditer dans la ville sainte des Persans, à Koufa, où Aly tomba, victime sacrée, sous le fer de ses ennemis, il se sentit tout à coup animé de cette foi vive et ardente qui va jusqu'au martyre. De retour à Chyras, en 1847, il se mit à enseigner la foi nouvelle, qu'il croyait destinée à faire le salut du monde. Il ne s'attaquait pas directement à la religion officielle; il prenait même le Coran pour base de ses démonstrations; mais de chaque sourate, de chaque verset, de chaque parole du livre sacré, il faisait jaillir son propre idéal. Le panthéisme venait se substituer à la notion monothéiste la plus positive et la plus rigide qui ait été jamais donnée aux hommes; le Coran représentait pour le hardi novateur la terre pleine de germes encore irrévélés; chaque page était comme un champ, et chaque ligne comme un sillon d'où sortait, aux yeux éblouis de ses disciples, une moisson nouvelle que l'esprit le plus délié des commentateurs n'avait ni entrevue, ni soupçonnée. Mirza-Aly-Mohammed poursuivait en même temps de ses sarcasmes les mollahs, qu'il accusait de tenir la lumière sous le boisseau; il les attaquait publiquement, et soutenu par l'opinion publique, foncièrement sympathique à quiconque se pose en adversaire du clergé officiel, il s'enhardit jusqu'à prêcher ouvertement dans les mosquées. Sa renommée grandissait de jour en jour; il portait aux mollahs d'incessants défis, il les provoquait à des discussions publiques qui, annoncées à l'avance, attiraient un grand concours de peuple, et dont il sortait toujours vainqueur, c'est à dire toujours acclamé. Il ne pouvait, dans ces luttes

oratoires, et en présence des autorités qui y accouraient avec la foule, manifester sa pensée tout entière; mais des disciples dévoués se groupaient autour de lui et, faisant une propagande incessante, révélaient aux adeptes, dont le nombre allait croissant, les vrais caractères de la religion nouvelle et de son prophète.

Mirza-Aly-Mohammed se faisait appeler le BAB (d'où *bábysme*), c'est à dire la *Porte*, la porte de la vérité, la voie du salut, le vrai chemin qui mène à Dieu; mais il s'était aussi donné le nom honorifique de *Hezret-è-Ala*, ou Altesse Sublime, que ses disciples employaient dans le langage ordinaire. Le prophète a exposé l'ensemble de sa doctrine dans plusieurs écrits: le Journal de son pèlerinage aux villes saintes; le Commentaire sur la sourate de Joseph; le *Byyan*, ou Exposition dogmatique du *bábysme*, et le *Livre des préceptes*, résumé de la doctrine, fait à l'usage du peuple, et dont M. de Gobineau nous a donné la traduction. Les disciples du Báb ont composé eux-mêmes plusieurs ouvrages, dont le plus important est le *Livre de la lumière*, qui forme deux volumes in-folio. C'est d'après le *Livre des préceptes* et l'important Exposé publié par M. de Gobineau, que nous allons faire connaître les dogmes et les tendances du *bábysme*, en nous servant aussi d'un savant mémoire sur l'ouvrage de M. de Gobineau, inséré par M. Ad. Franck dans un volume qui a paru, l'année dernière (1867), sous ce titre: *Philosophie et religion*.

« Nous croyons tous en Dieu, et nous mettons tous notre foi en Dieu, et nous avons tous commencé en Dieu, et nous retournerons tous en Dieu, et nous tirons tous notre joie de Dieu. » Ce *Credo*, formulé dans le *Livre des préceptes*, porte le cachet de la grande conception panthéistique de l'Orient. Le Báb ajoute, parlant de Dieu: « Il n'y a pas une seule chose, sinon dans lui. » Ailleurs, il met dans la bouche de Dieu ces paroles: « En vérité, il n'y a rien en dehors de moi, qui soit ma création. En vérité, ô ma création, tu es moi, » S'il n'a pas créé, et que pourtant la création soit sienne et se confonde avec lui, c'est au dogme des émanations qu'il faut demander la clef de cette énigme et le lien des deux termes contradictoires, en apparence, de cette proposition cosmogonique? Le prophète nous apprend, en effet, que Dieu est à la fois l'unité et la pluralité, ce qui résiste à la division et ce qu'il y a de plus divisible, ce qu'il y a de plus caché et de plus manifeste, de plus ancien et de plus nouveau, et enfin, que « Dieu est l'unité primitive d'où émane l'unité supputée. » L'être unique et absolu donne donc naissance à la multitude des formes et des êtres sans cesser d'être le un, l'absolu, l'immuable et l'indivisible. Sa puissance créatrice s'exerce par sept attributs, c'est à dire par sept

émanations possédant chacune la vie, l'activité, la fécondité, et dont les noms sont : la Force, la Puissance, la Volonté, l'Action, la Condescendance, la Gloire et la Révélation.

Ainsi, tout découle de l'éternelle essence et se manifeste par la vertu des sept émanations. Mais si tous les êtres sortent également du sein de Dieu, ils ne sont pas tous en égale communion avec lui. L'espèce humaine participe de Dieu d'une manière particulièrement intime, et parmi les hommes, il se montre par intervalles des personnages initiés, en vertu d'une grâce spéciale, à la pensée divine, qu'ils ont mission de révéler aux peuples. Ces personnages sont les prophètes, « souffles de la bouche de Dieu. » Chacun d'eux vient apporter aux hommes une portion de vérité proportionnée à leurs besoins actuels ; ils accomplissent tous la même œuvre dans un ordre progressif, de sorte que le dernier dans la série ne fait que compléter les révélations de ses précurseurs, sans qu'on puisse attribuer à aucun d'eux une supériorité quelconque sur les autres, puisqu'ils sont les incarnations d'une même pensée se développant à travers les siècles. Si c'est le même esprit qui a dicté toutes les religions et toutes les législations, le musulman, s'il haïssait le chrétien, le chrétien, s'il haïssait le juif, le juif, s'il haïssait le mazdeïen, et réciproquement, se mettraient donc en rébellion contre Dieu même.

Il existe entre tous ces prophètes un lien de solidarité si intime, que quand l'un d'eux a accompli sa mission, son âme va immédiatement se joindre à l'âme destinée à s'incarner pour remplir à son tour l'œuvre prophétique. Cette application singulière du principe de la métempsycose ne se retrouve, comme l'a remarqué M. Franck, que dans la théologie cabalistique, où Mirza-Aly-Mohammed l'avait probablement recueillie. Le Bâb compte dix-huit de ces prophètes, y compris les douze imams de la Perse, et si à dix-huit on ajoute encore une unité, un *point*, on a dix-neuf, nombre qui représente à la fois l'unité divine et le principe de la vie universelle. Ce *POINT*, c'est le Bâb lui-même, qui forme, avec les dix-huit prophètes qui l'ont précédé, et qui sont devenus ses assesseurs, un seul être en dix-neuf personnes (1). Il est, en effet, le Point culminant de la prophétie et la plus haute incarnation de la suprême intelligence manifestée sous la forme humaine ; il est la prophétie même et le divin

(1) Le nombre de ces prophètes est fixé à 18, parce que les lettres arabes du mot *hyy*, *celui qui vit*, *le dieu vivant*, expriment en valeurs numériques le nombre 18. Quant à 19, formule du Bâb, un est multiple, il est le principe actif de la vie, parce qu'il résulte des lettres du mot *wa'hed*, *l'unique*, *le dieu un*, et du mot *ahyy*, *celui qui donne la vie*. 19 est le nombre divin par excellence, le lien entre Dieu et les hommes, et le prophète veut en

médiateur, ce qu'il affirme en propres termes, lorsqu'il dit : « Celui qui rentre en moi rentre en Dieu, mon Seigneur, et celui qui ne rentre pas en moi ne rentrera jamais en Dieu. » Comme médiateur, il se confond en même temps avec Dieu et avec l'humanité, et c'est en ce sens qu'il a dit : « En vérité, j'ai créé l'essence de toutes choses dans la forme de l'homme, et j'ai déterminé toute nature dans celui que je manifesterai... Tous les hommes viennent de moi, et moi, je viens de Dieu, mon Seigneur. »

Le Bâb se donne donc comme l'incarnation de l'humanité tout entière au point de développement où elle est de nos jours parvenue ; mais il admet que d'autres prophètes viendront après lui. « O vous, dit-il, femmes et hommes, attendez celui que je manifesterai. Celui-là est votre bien-aimé. Tous, dans vos nuits et dans vos jours, vous le désirez. »

Le bábysme admet que le monde a commencé et qu'il aura une fin. La catastrophe est même, selon le prophète, assez prochaine. Alors « toutes choses seront anéanties, excepté la nature divine » et les âmes des justes qui, en retournant dans le sein de Dieu, conserveront le sentiment de leur existence afin de jouir de la suprême béatitude consistant à « contempler Dieu après l'avoir compris. »

Quant aux applications pratiques de ces dogmes et à la morale, le Bâb tend, comme nous l'avons vu, à la fraternité humaine, par le principe de l'identité virtuelle de toutes les religions destinées, d'ailleurs, à se fondre dans le bábysme. Il y tend aussi par l'abolition des impuretés légales. Il proclame la délivrance de la femme, brise pour elle les portes du harem, déchire le voile dont elle est condamnée à s'envelopper, proscrit la polygamie et n'autorise que dans des cas exceptionnels le divorce qui, en Orient, met l'épouse à la discrétion du mari. Il abolit la peine de mort, il déclare le soulagement du prochain, la libéralité, aussi obligatoires que le paiement d'une dette ou la restitution d'un dépôt, car tout appartenant à Dieu, et l'humanité n'étant qu'une émanation de l'essence divine, la logique oblige, aussi bien que la justice, à reconnaître que les hommes ont tous des droits égaux à participer aux biens de ce monde. « O riches, dit le *Livre des préceptes*, vous êtes les préposés de Dieu ; soyez donc attentifs à la fortune de Dieu qui est entre vos mains, et enrichissez les pauvres de la part de votre Seigneur. » Mais si la libéralité est ordonnée, la mendicité est

conséquence qu'il devienne le point de départ de toutes les divisions et subdivisions des choses terrestres et des institutions humaines ; il faut donc que l'année soit divisée en 19 mois, le mois en 19 jours, le jour en 19 heures, que le système des poids, mesures et monnaies soit réglé sur le nombre 19, ainsi que les divisions administratives du pays et tout le reste.

interdite, parce que dans la société nouvelle, il n'y aura pas de place pour le dénuement et pour la misère. L'hospitalité devient dans le bábysme une obligation; la douceur est recommandée et particulièrement envers les femmes, et envers les enfants, qu'il n'est pas permis de corriger par des coups avant l'âge de cinq ans. « Permets-leur, — écrit-il en parlant des enfants, — tout ce qui peut les rendre heureux. » Les animaux mêmes ont droit à nos égards et nous ne devons pas les traiter avec dureté. La justice, la bienveillance, la charité envers son semblable, voilà le premier de tous les devoirs. Mais si l'homme doit se préoccuper du bonheur du prochain, le prophète ne veut pas qu'il s'oublie lui-même; il permet au fidèle tout ce qui peut donner à la vie du plaisir et du charme, sans porter atteinte à la santé de son âme et à la santé de son corps, et c'est en vertu de ce principe, qu'il défend à ceux qui ont atteint 42 ans le jeûne et les abstinences, et qu'il prohibe, à tous les âges, l'usage de l'opium et des liqueurs fermentées.

Le mysticisme, qui forme le fond du bábysme, ne joue qu'un rôle très-restreint dans la pratique religieuse; mais le prophète lui ouvre la porte à deux battants, lorsqu'il place la méditation au dessus de la prière, la prière solitaire au dessus de la prière en commun, et lorsqu'il ordonne l'usage de talismans symboliques. Le culte est des plus simples, puisqu'il est débarrassé par le Báb des impuretés légales qui tiennent une si large place dans les religions de l'Orient. Le sacerdoce se trouve, par le fait, réduit à deux fonctions : la prédication et l'enseignement de la jeunesse; il descend même dans le bábysme à un rang tout à fait secondaire, puisqu'il n'est qu'un instrument et qu'un rouage entre les mains du pouvoir suprême, concentré dans un conseil de dix-huit membres, représentant les dix-huit prophètes qui ont préparé la venue de Mirza-Aly-Mohammed, et d'un dix-neuvième, qui, tenant la place du Báb, est, dans l'assemblée, le *Point*. Le sacerdoce est l'organe chargé de faire pénétrer au sein du peuple l'esprit, les décisions et les oracles de cette assemblée théocratique, dont les dix-neuf membres sont la vivante et perpétuelle incarnation des dix-neuf attributs de Dieu. Le suprême conseil n'est pas seulement investi des pouvoirs législatif et exécutif; il devient, au moyen d'impôts exorbitants, le depositaire et le maître de la fortune publique, dont il se sert pour l'entretien du sacerdoce, pour l'éducation de la jeunesse, pour le soulagement de toutes les misères et l'extinction de la pauvreté.

Tel est le bábysme. On a vu comment il se rattache aux sectes les plus répandues dans la Perse, issues elles-mêmes du panthéisme mysti-

que qui paraît avoir dominé l'Asie centrale dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il ne nous reste plus qu'à retracer sommairement son histoire.

Avec la connaissance que nous avons aujourd'hui de la conscience religieuse des Persans, on peut dire, on peut affirmer que le fanatisme musulman n'existe point parmi eux. Mahomet, au fond, les touche peu; Aly, son gendre, idéalisé, transfiguré, divinisé, n'appartient que nominale-ment à l'islamisme, et si le Coran est devenu pour eux, le livre sacré, il ne jouit de cet honneur qu'à titre officiel, car il est, pour la masse des populations, lettre morte. Le corps sacerdotal lui-même suit en partie, peut-être sans vouloir se l'avouer, le grand courant panthéistique. Mais les intérêts matériels de ce corps, nombreux et privilégié, le retiennent sur la pente et en font un gardien attentif et souvent intolérant de la foi musulmane. Le clergé s'était donc vivement ému des succès obtenus à Chiraz par Mirza-Aly-Moammed. Des plaintes énergiques, des dénonciations en règle furent adressées, contre lui, au gouvernement. Le prophète écrivit, de son côté, pour signaler la corruption du clergé et la nécessité d'une réforme. Il demandait la convocation à Téhéran d'un véritable concile, offrant sa tête au chah s'il ne sortait pas vainqueur de la lutte. Mohammed-Chah, qui régnait alors, attachait peu d'importance à ces discussions religieuses; l'islamisme ne le passionnait pas assez pour lui faire haïr le bábysme; mais il voulait, avant tout, la tranquillité, et pour couper court aux querelles, il ordonna au gouverneur de Chiraz, d'interner le prophète dans sa maison. Cette décision fut regardée comme une victoire pour le Báb, qui vit accourir à lui une multitude de prosélytes appartenant à toutes les classes de la société, et même au sacerdoce.

Le prophète, le Báb, l'Altesse Sublime, aspirait à la conversion de l'Iran tout entier; mais le triomphe de sa religion ne devait être, dans sa pensée, qu'une affaire de persévérance et de temps; il ne voulait employer pour assurer aux hommes le salut, que la douceur, la persuasion, la prédication, la propagande. Il obéit donc à l'ordre du chah, sans ralentir son œuvre, et ne sortit pas de sa maison. Son principal disciple, Moulla-Housseïn-Boushrewyéh, avait un autre tempérament. Homme d'une intelligence supérieure, et d'un vaste savoir, il était, avant sa conversion, l'un des membres les plus distingués du sacerdoce officiel, dont il exerçait les fonctions dans le Khorassan; il joignait à ces qualités, un caractère ferme et résolu, un courage inébranlable et une impatience du but qui devait bientôt faire entrer le bábysme dans une phase militante. Après avoir évangélisé, avec un succès extraordinaire, le Khorassan, l'Irak

et Ispahan, il se rendit à Téhéran, capitale de la Perse; mais le gouvernement, voulant prévenir toute agitation religieuse, lui défendit de prêcher en public. Il ne pouvait exposer les croyances nouvelles que dans des réunions privées; mais cette propagande, quoique limitée, produisit une impression très-vive; le chah et son grand-vizir purent en juger par eux-mêmes, car ils voulurent l'entendre : ils l'invitèrent ensuite à suspendre toute propagande dans la capitale.

Deux autres apôtres du bábysme se faisaient en même temps une brillante renommée. L'un Hadjy-Mohammed-Ali-Balfourouchy, appartenait comme Housseïn au sacerdoce; sa science hors ligne l'avait rendu célèbre, et sa piété le faisait regarder comme un saint; l'autre était une femme, Zerryn Tadjy, la *Couronne d'Or*, surnommée à cause de sa beauté merveilleuse Gourret-Oul-Ayn, « *la consolation des yeux.* » C'était encore une conquête du bábysme sur le sacerdoce, car son père, un des théologiens et jurisconsultes les plus éminents de la Perse, lui avait fait épouser un personnage qui occupait une position élevée dans le clergé. Élevée à cette école, Zerryn-Tadjy avait acquis une instruction très-étendue. La nature l'avait comblée de ses dons les plus rares : esprit pénétrant et solide, imagination brillante, éloquence entraînant. Toutes ces qualités étaient rehaussées encore par une vertu contre laquelle ses ennemis mêmes n'auraient pas osé élever un doute, bien qu'elle eût rompu conformément, aux principes du Báb, avec toutes les règles imposées à son sexe, et qu'on la vit, passionnée par l'émancipation de la femme, parcourir les rues sans voile, et prêcher en public le visage découvert. Elle avait reçu le beau surnom de *Hezret-è-Taheréh*, son *Altesse la Pure*. Elle n'avait connu le Báb que par les diatribes que son père, son mari, ses parents, attachés à la foi orthodoxe, faisaient de sa doctrine, s'était passionnée pour ses idées, et n'avait eu avec lui d'autres rapports qu'un échange d'épîtres théologiques. Sa conviction faite, elle n'avait pas hésité; rompant avec sa famille, et rejetant le voile, elle s'était mise à prêcher la foi nouvelle dans Kaswyn, sa ville natale, et ensuite dans les villes voisines, et partout le peuple en délire l'avait applaudie, acclamée et portée pour ainsi dire en triomphe. Elle avait apporté au bábysme tout le charme, toutes les séductions, tout le privilège de cette poésie vivante qui s'attache à la femme, et la Couronne d'or, la Consolation des yeux, son Altesse la Pure était devenue une des colonnes de la religion du Báb. Ainsi représenté, le bábysme pouvait compter sur d'éclatants succès; on voulut régulariser son action pour l'étendre, et la Perse fut divisée en trois grandes missions de propa-

gande; les provinces du sud furent placées sous la direction d'Housseïn - Bouchrewyeh; celles du nord furent confiées à Hadjy-Mohammed-Ali-Balfourouchy, et la belle Zerryn-Tadjy fut préposée à la région occidentale de l'Iran.

Les conquêtes morales du bábysme ne tardèrent pas à inspirer de vives inquiétudes au sacerdoce officiel; une persécution générale devint bientôt imminente; mais la religion nouvelle s'était singulièrement accrue; elle comptait dans toutes les provinces et dans presque toutes les villes des adhérents nombreux; il fut décidé qu'on repousserait, au besoin, la force par la force, et les bábys organisèrent une milice dont le commandement fut donné à Housseïn. Pendant que cet apôtre levait des troupes dans le Khorassan, pendant que Balfourouchy en rassemblait dans le Mazenderan, la Consolation des yeux parcourait le pays, annonçant la fin prochaine de l'islamisme, et l'avènement d'une loi plus pure et plus douce. Elle opérait des conversions en grand nombre, et ceux qu'elle n'entraînait pas, elle les rendait du moins sympathiques à la cause qu'elle défendait. Les chefs du bábysme mettaient en même temps en œuvre un moyen puissant d'influence. Les douze officiers principaux de leur armée reçurent les noms des douze imams, et furent donnés comme étant l'incarnation même de ces personnages réputés divins, que le peuple croit toujours vivants et dont il attend la venue. Ce plan était habile; mais les mesures militaires prises par le bábysme firent tomber sur lui de terribles désastres. Le gouvernement ne portait, comme nous l'avons dit, qu'un très-médiocre intérêt aux affaires de religion; mais il ne pouvait tolérer la présence sur différents points de l'Iran d'une armée qui n'était pas la sienne.

Mohammed-Cháh mourut sur ces entrefaites (1848), laissant le trône à son fils Nasser-Eddin, âgé de 19 ans; mais le bábysme ne gagna rien à ce changement de règne. Housseïn avait fait construire dans le Mazenderan, à l'endroit appelé le Pèlerinage du Cheikh-Tébersy un château-fort où il avait réuni deux mille hommes d'élite, avec tous les approvisionnements nécessaires pour soutenir un siège. Un corps d'armée commandé par Abbas-Kouly-Khan, un des meilleurs généraux de la Perse, reçut l'ordre de s'emparer de cette place et d'exterminer le bábysme; ce corps d'armée fut très-maltraité et obligé de battre en retraite. Il en fut de même de deux autres corps envoyés successivement contre les bábys. Le cháh ne pouvait rester sous le coup de ce triple échec, et le château-fort d'Housseïn fut bientôt enveloppé par une véritable armée. Les assiégés luttèrent avec un admirable héroïsme; ils repoussèrent victorieusement tous les assauts; ils virent s'éf-

fondrer sous les bombes et sous les flammes leurs casernes et leurs magasins ; ils en furent réduits à creuser des grottes dans la terre pour se mettre à l'abri ; leurs approvisionnements s'épuisèrent ; la famine et la maladie, se joignant au fer de l'ennemi, faisaient parmi eux de terribles ravages ; mais ils résistaient toujours. Enfin, après avoir perdu leur chef, l'indomptable Housseïn, — qui avait péri les armes à la main, — après avoir mangé jusqu'aux fourreaux de leur sabres, après avoir réduit en poudre les os de leurs morts pour s'en nourrir, ils offrirent de se rendre à la seule condition que leur vie serait épargnée. Ils n'étaient plus que 214, y compris les femmes. Le général persan accepta ces conditions, mais à peine étaient-ils dans le camp, qu'il ordonna de les mettre tous à mort, avec d'ignobles raffinements de cruauté. La plupart eurent le ventre fendu.

Un autre chef bāby, Moulla-Mohamed-Aly, personnage presque aussi renommé qu'Housseïn par son énergie et par sa sainteté, s'était emparé, avec une armée d'environ 15,000 hommes de la ville forte de Zendjān, où il voulait organiser la république bābye ; des forces doubles furent envoyées contre lui. Il lutta avec la même opiniâtreté qu'Housseïn, et tomba, comme lui, sur le champ de bataille, en ordonnant, comme lui, à ses fidèles de mourir pour la défense de la vérité. Ils obéirent ; mais, pressés par des forces supérieures et constamment renouvelées, ils durent se rendre à leur tour, aux mêmes conditions que leurs frères du Pèlerinage du Cheikh Tebersy, et furent traités de la même manière.

Voilà ce qu'il en coûta au bābysme d'avoir voulu éviter par les armes la persécution dont il était menacé. Dans un pays comme la Perse, la persécution n'aurait atteint qu'un petit nombre d'individus, ceux seulement qui, entraînés par la fougue de leur tempérament, auraient commis des imprudences graves, tandis que la guerre dévora quinze à vingt mille fidèles qui, répandus dans tout le royaume, auraient fait une immense propagande. Le Bāb, Mirza-Aly-Mohammed, en gémissait dans sa retraite, et bientôt il paya de sa vie la faute commise par ses apôtres. Le gouvernement s'était contenté d'abord de s'assurer de sa personne en le renfermant dans le fort de Tjehrig. Après la prise de Zendjān, il fut transféré dans la citadelle de Tébriz. Sa perte avait été résolue ; il le savait ; mais la perspective de la mort ne troubla pas un seul instant la sérénité de son âme ; il parlait avec une joie douce de sa fin prochaine, et, mis en présence de ses juges, il les confondit par sa résignation aussi bien que par son éloquence et la supériorité de son intelligence. Après sa condamnation, on le promena comme un vil criminel, chargé de chaînes dans les

rues, sur les places et dans les bazars, en l'accablant de coups et d'injures, en lui jetant de la boue au visage ; le Bāb souffrit tout sans manifester la moindre colère et sans articuler une plainte. Deux de ses disciples, condamnés à mort comme lui, marchaient à ses côtés, et l'un d'eux, Seïd-Housseïn, dans un accès de désespoir, se mit tout à coup à le renier, à l'injurier et à lui cracher au visage, afin d'obtenir, par cette rétractation violente, une grâce qui lui fut en effet accordée. Le Bāb en fut ému, mais non point découragé. On le conduisit sous les remparts de la ville, et là, au moyen d'une corde passée sous ses aisselles, on le suspendit à la haute muraille. C'est dans cette position humiliante qu'il devait être fusillé ; les soldats font feu, mais les balles coupent la corde sans l'atteindre ; il tombe dans le fossé ; on le transporte au corps de garde voisin, et là, il est tué ; il est haché à coups de sabre.

Un crime médité par deux bābys eut bientôt pour résultat la mort de la prophétesse de la secte. Ces deux hommes avaient formé, en 1852, un complot contre la vie du roi ; le gouvernement en profita avec empressement pour ordonner un auto-da-fé général des religionnaires, et il fit périr dans les tortures plusieurs milliers de bābys dans lesquels il ne voyait guère que des ennemis politiques. Les femmes mêmes ne trouvèrent pas grâce devant lui, mais, animées d'une foi ardente, elles mouraient avec joie, en psalmodiant ce *Credo* du bābysme : « En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à Dieu ; en vérité, nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. » La Consolation des Yeux inspirait au peuple une immense sympathie ; le gouvernement aurait voulu l'épargner ; mais on exigeait d'elle une apostasie ; elle préféra la mort, qui, pour elle, était encore la vie, et son courage ne se démentit pas au milieu des flammes ardentes du bûcher. Le disciple du Bāb qui l'avait trahi, qui l'avait renié, qui l'avait insulté sur le chemin du supplice, Seïd-Housseïn, avait été saisi, à la suite de cette lâcheté, d'un remords qui le déchirait jour et nuit. Il n'avait qu'un désir, qu'une pensée, expier son crime. La persécution de 1852 lui fournit l'occasion désirée. Il confessa sa foi dans le Bāb, et recouvra dans le martyre la paix de l'âme qu'il avait perdue.

Les victoires remportées par l'armée du chah sur Moulla-Housseïn Bouchréwyeh et sur Moulla-Mohammed-Aly et la grande persécution de 1852 ont mis fin au bābysme militant, mais elles l'ont, en même temps, consacré par un baptême de sang. La religion nouvelle a maintenant ses martyrs, et elle fait en Perse des progrès incessants. Tel est, du moins, le témoignage de M. de Gobineau, qui en a fait sur les lieux une étude approfondie. Instruits par l'ex-

périence, les bábys consacrent toute leur énergie à la propagande pacifique de leur secte, persuadés qu'elle embrassera bientôt l'Iran tout entier. Pour plus de sécurité, ils ont transféré hors du territoire persan, mais à proximité, leur conseil suprême. C'est à Bagdad, ville pleine de prestige dans les souvenirs de l'Orient, et visitée par de grandes caravanes de marchands et de pèlerins, que les fidèles vont prendre le mot d'ordre et jouir de la vue fortifiante du Báb, du Point, qui est, aujourd'hui, un jeune homme de dix-huit ans, Mirza Yahia, désigné sous le nom de *Hezret-è-Ezel*, ou l'Attesse Éternelle.

AL. BONNEAU.

BADE (GRAND-DUCHÉ DE). — *Prince régnant de fait depuis 1852*, avec le titre de grand-duc, depuis 1856, **FRÉDÉRIC** (Guillaume-Louis), né le 9 octobre 1826. — *Ministre de France à Carlsruhe*, le comte **DE MOSBOURG**; — *de Bade à Paris*, le baron **DE SCHWEITZER**.

Ainsi qu'on l'a vu dans le dernier *Annuaire*, le grand-duché de Bade était celui de tous les états du sud de l'Allemagne où la population, marchant sur les traces du gouvernement, s'était le plus vite réconciliée avec la Prusse. La publication du projet de constitution du Nord produisit un très-mauvais effet dans le grand-duché comme dans toute l'Allemagne libérale; mais les améliorations introduites dans ce projet par le parlement constituant (*Voy.* le dernier *Annuaire*, art. **FÉDÉRATION DU NORD**), le firent paraître plus acceptable et peu à peu on commença à s'habituer à l'idée d'une entrée prochaine du grand-duché dans la confédération du Nord.

L'affaire du Luxembourg, qui causa une si vive émotion au mois d'avril 1867, rapprocha encore les Badois de la Prusse, en exaltant leurs sentiments allemands. Le gouvernement mit immédiatement la forteresse de Rastatt en état de défense; déjà la plus grande partie du corps badois était armé de fusils à aiguille, prêtés par la Prusse, et la transformation des armes badoises était poursuivie avec tant d'activité qu'on prévoyait qu'elle serait terminée au commencement de juin 1867. La publication faite, à la fin de mars, du traité d'alliance offensive et défensive avec la Prusse fut généralement bien accueillie, et au commencement de mai, la demande de l'accession à la confédération de l'Allemagne du nord fut expressément formulée dans une déclaration, signée par un certain nombre de membres du comité permanent des chambres, parmi lesquels figuraient MM. Bluntschli, Lamey, Hildebrand. « Quoique la constitution du Nord ne soit pas parfaite, disaient les députés, elle est susceptible de développement. Elle ne remplit pas l'idéal de la nation, mais elle donne au peuple allemand ce qui lui manquait depuis des siècles

pour son malheur : l'unité et la force politique. Sans doute, la constitution fédérale demande beaucoup à la population sous le rapport militaire et économique, mais il serait impossible de nous exempter de plus grands efforts militaires, si même nous ne devions pas entrer dans la confédération du Nord, puisque notre existence politique ne peut être conservée que si nous nous appuyons sur la grande puissance allemande du Nord. Or le moment actuel nous paraît commander impérieusement de prendre une décision. Le danger récent d'une guerre entre l'Allemagne et la France, danger qui, grâce à Dieu paraît s'évanouir heureusement, a découvert aux yeux de tous, le besoin d'aide que nous avons, et mis vivement en relief les inconvénients de rapports incertains et inachevés des états de l'Allemagne du sud avec le nord; car personne ne peut se dissimuler qu'une guerre avec la France menace de préférence le territoire de l'Allemagne du sud, notamment sur la rive gauche du Rhin, ainsi que notre existence nationale et notre liberté. Bien que nous soyons déjà liés avec la Prusse par un traité d'alliance offensive et défensive et que le commandement supérieur que ce traité accorde au roi de Prusse sur les troupes de l'Allemagne du sud, assure notre coopération avec le nord, la confiance pleine et heureuse ne sera acquise néanmoins que par une union organique complète avec l'armée du nord. C'est dans cette union militaire que nous voyons la plus sûre garantie pour la durée de la paix. Par ces motifs, nous considérons l'entrée sans délai des états du sud et en particulier du grand-duché de Bade, dans la confédération du Nord comme une chose urgente et nécessaire, et nous espérons que le gouvernement grand-ducal continuera à faire tous ses efforts pour atteindre ce but national. »

Les sentiments exprimés dans cette déclaration étaient ceux de la plus grande partie des libéraux badois, dont la force résidait surtout dans les classes bourgeoises. Ces classes sont fortement pénétrées de l'esprit allemand; de même que le parti libéral-national de Prusse, elles se préoccupent avant tout de la grandeur et de la puissance de l'Allemagne et sont disposées à sacrifier à ce résultat l'autonomie de leur pays et même certaines libertés publiques. Mais, comme nous le verrons, ces sentiments n'ont pas la même puissance dans la classe ouvrière et parmi les populations des campagnes. En tout cas, le vœu de l'accession à la confédération du Nord devait provisoirement rester stérile, car la Prusse avait de nombreuses raisons de politique européenne pour ne pas l'accueillir dans ce moment. Elle se contenta de préparer cette accession dans l'avenir, par le renouvellement du Zollverein et une nouvelle